

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XIX

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XIX.

Neuendorf. — Niederwerth. — Weissenthurm. — Neuwied. — Les frères moraves. — Fahr. — La maison du Diable. — Andernach. — La porte du Rhin. — Le donjon. — L'église. — Leudesdorf. — Hammerstein. — Reineck. — Niederbreisig. — Linz. — La vallée et le lac de Laach. — La vallée de Lahr. — Kurt d'Altenahr. — Unkel. — Le petit paradis du Rhin. — Nonnenwerth. — Rolandseck. — Königswinter. — Les Sept-Montagnes. — Légendes.

Nous allons traverser, en descendant le Rhin de Coblentz à Cologne, une partie du fleuve qui, sous bien des rapports, forme un contraste frappant avec celle que nous avons parcourue de Mayence à Coblentz. Les cimes des montagnes sont moins élevées, et les burgs ne sont plus perchés aussi haut dans les nuages. Le romantique sauvage va faire place au romantique agréable.

En quittant Coblentz, qui semble déjà fuir avec l'Ehrenbreistein, nous trouvons à Neuendorf toute une flottille de petits radeaux qui vont se former en radeaux gigantesques pour descendre jusqu'en Hollande. Après avoir traversé Klein-Besselich, Niederwerth, couchée dans une île, au milieu du fleuve, on passe devant Vallendar, qui montre une vieille tour du quinzième siècle, puis devant Bendorf aux riches mines de fer, qui mène au beau château de Saïn, un château tout neuf, celui-là, et qui a été bâti par le fils d'un général russe, le prince de Saïn-Wettgenstein. Tout à côté est une grande fabrique de canons, de boulets et de cloches. Sur la rive gauche du Rhin apparaît Weissenthurm, ou la Tour blanche, qui doit son nom à sa tour carrée. On assure que c'est à cet endroit que César franchit le Rhin. Hoche y fut tué, comme je l'ai déjà dit plus haut. Plus loin est Neuwied, une ville toute neuve qui renferme une communauté de

frères et de sœurs moraves, ces quakers de l'Allemagne. Le palais des princes de Neuwied contient une curieuse collection d'antiquités romaines.

La communauté des frères moraves habite à Neuwied un quartier à part. Ses dortoirs, ses écoles, ses salles de prières valent la peine d'être visités. La vue intérieure de ce grand bâtiment fait comprendre la vie de ces hommes et de ces femmes. Les frères célibataires demeurent dans une maison séparée et exercent diverses branches d'industrie pour le compte de la communauté. Ils confectionnent surtout des poêles de faïence et des gants de peau de cerf. Les sœurs portent un costume particulier, et on les reconnaît à leur coiffe blanche ; les bonnets des jeunes filles sont garnis de rubans d'un rouge foncé. De temps en temps les agapes se tiennent à l'église au milieu des chants et des prédications religieuses. La seule boisson servie dans ces repas est le thé.

Un peu plus bas, Fahr montre la ruine du château de Friedrichstein. Le peuple, qui a conservé par la tradition le souvenir des corvées à l'aide desquelles a été construit ce château, l'appelle encore aujourd'hui la maison du Diable ; puis la pittoresque ville d'Andernach s'avance jusqu'au bord du fleuve avec ses vieux bastions, sa porte romaine et son illustre donjon. C'était le fort romain Artonacum. Le général suédois Baudissin s'empara d'Andernach et la pilla. En 1688, elle tomba dans les mains des Français, qui l'incendièrent en six endroits et détruisirent le burg de l'électeur de Cologne, dont les ruines grandioses s'élèvent à côté de la porte de Coblenz.

« Le jour de mon arrivée, dit Victor Hugo, j'ai visité l'église, belle à l'intérieur, mais hideusement badigeonnée. L'empereur Valentinien et un enfant de Frédéric Barberousse sont enterrés là. Il n'en reste aucun vestige. Un beau Christ au tombeau en ronde-bosse, figures de grandeur naturelle du quinzième siècle ; un chevalier du seizième, en demi-relief, adossé au mur ; dans un grenier, un tas de figurines coloriées, en albâtre gris, débris d'un mausolée quelconque, mais admirable, de la renaissance : c'est là tout ce qu'un sonneur

bossu et souriant a pu me faire voir pour le morceau de cuivre argenté qui représente ici trente sous. »

La porte du Rhin est de construction romaine, s'il faut en juger par les statues grossières, mais énergiques, que l'on remarque au sommet. Le donjon, rond en bas, octogone en haut, a été bâti à la fin du quatorzième siècle. Du côté de l'ouest, on voit encore la large brèche que les boulets français y ont faite en 1688.

Près de la porte romaine (le *Ræmerther*) est une maison en pierre de style de la renaissance, ornée de deux arches de colonnes ioniques et composites.

Le donjon ou la tour a un aspect grandiose; et, à voir de loin ce monument, on pourrait croire qu'il est encore formidable. « J'aurais bien voulu monter dans la tour que je voyais de ma fenêtre et qui est, selon toute apparence, l'ancienne vedette de la ville, dit encore Victor Hugo, mais l'escalier en est rompu, et les voûtes en sont effondrées. Il m'a fallu y renoncer. Du reste, la magnifique mesure a tant de fleurs, disposées avec tant de goût et entretenues avec tant de soins à toutes les fenêtres, qu'on la croirait habitée. Elle est habitée en effet, habitée par la plus coquette et la plus farouche à la fois des habitantes, par cette douce fée invisible qui se loge dans toutes les ruines, qui les prend pour elle et pour elle seule, qui en défend tous les étages, tous les plafonds, tous les escaliers, afin que le pas de l'homme n'y trouble pas le nid des oiseaux, et qui met à toutes les croisées et devant toutes les portes des pots de fleurs qu'elle sait faire, en fée qu'elle est, avec toutes vieilles pierres creusées par la pluie ou ébréchées par le temps. »

Andernach est une ville très-commerçante. Elle exploite les produits volcaniques des environs : meules de lave des carrières de Mendig, pierres de tuf ressemblant à de la pierre ponce, légères et tendres appelées *trass*, lorsqu'elles sont broyées, et fournissant un excellent ciment pour les constructions hydrauliques, ce ciment durcissant sous l'action de l'eau. Ces produits sont exportés dans toutes les parties du monde.



Rouargue frères, del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

ANDERNACH.



Verlag von J. Neumann, Neudamm.

Verlag von J. Neumann, Neudamm.

ANDERNACH.



Au-dessous d'Andernach la vallée du Rhin se resserre, et l'on pourrait presque se croire encore dans les environs de Bingen. Les rochers crevassés indiquent que le sol de cette partie du fleuve a été la proie d'une violente commotion volcanique. Toute la campagne présente un spectacle sauvage et grandiose.

Tout auprès de Leudesdorf s'avance, près du Rhin, un rocher en grès gris dont le sommet est couvert de tours ébréchées, de voûtes et de murailles pleines de crevasses. Ce sont les ruines du château de Hammerstein. C'est dans ce burg sombre que furent conservés la couronne et les insignes de l'empire jusqu'au moment où Henri V les fit enlever. Hammerstein, ravagé pendant la guerre de Trente ans, fut détruit après la paix de Westphalie, à l'instigation de l'archevêque de Cologne. Écoutez maintenant la légende.

Non loin de la gentille ville de Neuwied s'élève, sur un rocher escarpé entouré de forêts aériennes et tout près des bords du Rhin, la forteresse de Hammerstein, depuis longtemps tombée en ruines. Suivant quelques chroniqueurs, elle doit ce nom à son fondateur, Charles Martel (Hammer), suivant d'autres, au rocher (Stein) sur lequel elle est assise, et qui a de la ressemblance avec la forme d'un marteau.

C'est là que demeurait, au commencement du onzième siècle, le comte Othon de Hammerstein. Ce chevalier avait entamé avec l'évêque Erkenbold de Mayence une hostilité longue et sanglante; et comme le seigneur spirituel ne pouvait rien par la force des armes contre le vaillant et valeureux comte, il cherchait à lui nuire d'une autre façon. Une occasion telle que la désirait le prélat vint bientôt s'offrir d'elle-même, et voici comment :

Othon épousa la belle Irmegarde, sa tante. Or, d'après les lois canoniques, il fallait pour une union d'aussi proches parents la dispense papale. Le comte ayant obstinément refusé de demander cette permission, l'évêque se hâta d'excommunier son adversaire, et de déclarer par une sentence synodale le mariage nul et non avenu.

Cependant le prélat n'ayant point réussi à détruire le bonheur du

jeune couple, et l'excommunication ne produisant pas plus que la sentence l'effet qu'il en avait espéré, s'adressa à l'empereur Henri II. Il ne cessa d'importuner le monarque, le priant de soutenir les commandements de l'Église par la puissance temporelle ; et l'empereur se laissa bientôt gagner par l'évêque, et se rendit en personne au siège de Hammerstein avec une armée considérable. La garnison se défendit avec autant de courage que d'adresse. Le siège, dont l'issue n'était pas douteuse, pouvait cependant traîner en longueur, et l'empereur, fatigué d'attaques infructueuses souvent répétées, aurait volontiers saisi une occasion pour en finir honorablement.

Dans une sortie que fit le comte, accompagné de sa vaillante moitié, ils furent tous deux et accidentellement blessés de coups de flèches, et durent retourner à la forteresse couverts de sang. L'empereur ayant été informé de cet incident, dit à l'évêque : « En vérité, m'est avis que nous ne parviendrons jamais à dompter le courage de ces amants. Voilà pourquoi nous terminerons ces hostilités, d'autant plus que le sang, cause de leur péché, a coulé, et que la faute a été expiée de cette manière. Je vais en faire informer le comte ; et vous-même, je le veux, unirez le couple en présidant aux cérémonies de la bénédiction de l'Église. »

Ainsi fut-il fait. Une réconciliation sincère mit pour toujours un terme à la guerre, et Othon célébra avec ses nobles hôtes la fête la plus brillante qu'on eut jamais vu dans les salles du château de Hammerstein.

Voici le village de Brohl, ancien municipe romain. Il s'étend sur le versant de la montagne et dans une vallée rocheuse. Des alluvions volcaniques et de nombreux débris de plantes et d'arbres couvrent le sol environnant. A quelques pas de Brohl, un sentier, partant de la chaussée, conduit au haut de la montagne boisée qui porte le château de Reineck. Le donjon carré, situé au midi, est le seul débris de l'ancien Reineck, lequel fut dévoré par l'incendie en 1785. M. le professeur Bethmann-Hollweg, de Bonn, a fait reconstruire en 1832 ce château, qui est richement meublé et décoré de fresques assez esti-

mées. Les jardins du Reineck sont toujours ouverts au public, et de ce point la vue, une des plus belles du bas Rhin, domine tout le cours du fleuve à plus de quatre lieues de distance, depuis Andernach jusqu'au mont Saint-Apollinaire. Un grand chemin serpente sur les flancs de la montagne au pied de laquelle est couché le pittoresque village de Thal-Reineck.

Sur la rive droite du fleuve, les sommets de basalte qui s'étendent jusqu'aux Sept-Montagnes renferment une plaine richement plantée de blé et de vignes. A l'entrée de cette plaine est Rheinbrohl et Hoenningen; puis, sur une hauteur voisine, le joli château d'Argenfels et le donjon de Dallenberg.

Niederbreisig nous montre une partie de l'ancienne maison des templiers, vendue pendant la révolution française comme propriété des chevaliers de Malte.

La grande courbe que le Rhin décrit de Niederbreisig à Remagen est coupée par une route qui traverse Sinzig, enceinte de hauts murs d'origine romaine. Quelques historiens prétendent, à tort, que c'est à Sinzig que Constantin vit la croix lumineuse qui le convertit au christianisme. L'église de Sinzig, dans le meilleur style de transition, et dont l'intérieur ressemble beaucoup à celui de l'église d'Andernach, mérite une attention toute particulière. On conserve sous verre dans une chapelle et on montre un corps qui a été trouvé parfaitement conservé dans un terrain calcaire des environs. Ce *saint homme* est un affreux spectacle.

La petite ville de Linz, qui lutta au moyen âge contre Andernach, s'étend sur le renflement d'une montagne. Sa tour fut bâtie par l'archevêque de Cologne pour mettre Linz à l'abri des coups de main d'Andernach. A l'est s'élève le Hummelsberg, au sommet duquel les habitants de Linz ont planté une croix gigantesque en commémoration de la célèbre bataille de Leipzig.

Les grandes carrières de basalte de Minderberg et de Datenberg, aux environs de Linz, sont une des curiosités du pays. On voit une vaste galerie du plus beau basalte noir et de grandes couches de colonnes pour la

plupart pentagones, ressemblant à des prismes. Ces colonnes rendent un son clair et métallique, elles produisent l'effet d'un grand mur continu de rochers, et elles surpassent en beauté les célèbres basaltes de la grotte de Fingal en Écosse.

Au-dessous de Linz on voit Linzerhausen, les ruines du château d'Okenfels, Erpel dominé par l'*Erpeter lei* (le rocher de basalte), Remagen, le sol de toute l'Allemagne le plus fertile... en médailles romaines et en urnes funéraires; puis l'*Apollinarisberg*, ou mont Saint-Apollinaire, enrichi d'une église gothique toute neuve, un joujou; le comte de Fürstenberg a fait bâtir cette église sous la direction de M. Zwirner, architecte de la cathédrale de Cologne; du haut de l'*Apollinarisberg*, le panorama est splendide, la vue s'étend depuis Hoenningen jusqu'à Koenigswinter, et domine les sommets boisés des Sept-Montagnes.

De ce point on peut aller visiter la vallée de la Brohl, et le lac de Laach. Cette vallée de la Brohl est depuis le commencement de ce siècle sillonnée par les géologues. M. de Humbolt a parcouru en tous sens ses montagnes boisées, et visité toutes ses routes et ses grottes de tuf. Le touriste y trouvera avec l'abbaye de Laach la merveilleuse légende de Geneviève de Brabant, trop connue pour que je la raconte. On dit que c'est le comte palatin Siegfried, époux de Geneviève, qui fit élever cette abbaye pour remercier Dieu de lui avoir fait découvrir l'innocence de sa femme. L'église de cette abbaye est de style byzantin le plus pur.

Le lac de Laach, cratère des temps primitifs, a deux lieues de circuit et une profondeur de près de deux cents pieds; l'eau a un aspect bleuâtre. Il jaillit d'une ouverture à peine visible un gaz acide carbonique qui étourdit les animaux qui s'en approchent.

La vallée de Lahr offre aussi quelques belles excursions, on y voit le Landskrone, cône de basalte d'une hauteur de plus de mille pieds; sur le sommet des rochers à pic apparaît comme l'aire d'un aigle le château d'Altenahr. C'est là que demeurait la puissante famille des comtes d'Arr et de Hochstaden, le dernier de la branche aînée de cette

famille, Conrad, archevêque de Cologne, posa en 1248 la pierre fondamentale de la cathédrale qui n'est pas encore terminée. Le burg d'Altenahr, ce burg si prodigieusement sombre, devait avoir sa légende, la voici :

Dans la vallée rocailleuse et étroite traversée par la rivière de l'Aar, qui tantôt murmure comme un ruisseau, tantôt mugit comme un torrent, se dressent sur la pointe dorée des nombreuses montagnes coniques qui longent les bords de la rivière, les tristes ruines du burg d'Altenahr, jadis si redouté.

Kurt d'Altenahr, le dernier rejeton de la race, chevalier vaillant s'opposant aux injustes exigences des évêques et des princes de son pays, se vit un jour entouré dans son château par une armée ennemie, la défense fut énergique, énergique aussi l'attaque. Le siège se prolongea, et la famine devint l'ennemie le plus terrible des assiégés.

Kurt pouvait marquer à l'avance le jour où il distribuerait la dernière ration à ses compagnons, mais du côté des assiégeants l'embarras n'était pas moindre; les vivres ne leur manquaient pas, mais ils croyaient qu'ils ne pourraient jamais s'emparer d'un fort dont l'élévation et les remparts se raillaient des plus formidables attaques.

Les évêques et les princes étaient à la veille de voir éclater la sédition dans les rangs de leur armée, nombre de leurs vassaux se dérobaient chaque jour au combat par la fuite, et déjà les chefs pensaient à lever le siège, lorsqu'un matin paraît sur le donjon le plus élevé et armé de toutes pièces le vieux Kurt à la blanche chevelure. Sa figure imposante, ses longs cheveux argentés, la pâleur de ses joues, sa brillante armure d'acier, son coursier blanc qui hennissait, tout cela donnait au vieux guerrier un air formidable; tous les regards étaient tournés vers lui. Il étendit la main pour demander à parler, et les assiégeants écoutant dans un religieux silence, il leur dit : « Voici le dernier homme et le dernier cheval! la faim m'a enlevé tous mes compagnons, ma femme et mes enfants; sauf moi, il n'est plus ici âme qui vive, mais tous sont morts libres, et je mourrai comme eux. » A ces mots, enfonçant l'éperon dans les flancs du cheval, il se

lance vers le bord du rocher; l'animal se cabre, mais poussé par les fortes cuisses de Kurt il se précipite, et cheval et cavalier roulent de rocher en rocher jusque dans les flots de l'Aar.

L'effroi et l'horreur s'emparèrent des témoins de cette scène. Les assiégés décampèrent aussitôt; personne parmi eux ne voulut mettre le pied dans ce château transformé en cimetière, personne ne voulut rester plus longtemps dans un pays qui paraissait le séjour de l'épouvante : ainsi finit Kurt d'Altenahr. Hurrah pour le vieux chevalier allemand.

Revenons sur le Rhin, au-dessous de Remagen se déroule un paysage que nul autre dans tout le parcours du grand fleuve n'égale en variété. Les Sept-Montagnes apparaissent dans le lointain montrant leurs longues crêtes légèrement arrondies, boisées et verdoyantes. Le Drachenfels qui a 4,000 pieds d'élévation, la Wolkenburg, le Lorchberg, 4,300 pieds, l'Oelberg, 4,400 pieds. La Löwenburg, 4,500 pieds, le Nonnenstromberg et le Pétersberg.

A cet endroit où nous sommes, le joli village d'Unkel touche le fleuve, et ici s'ouvre une large et fertile plaine plantée de vignes, d'arbres fruitiers et bordée par les versants boisés des Sept-Montagnes. La belle situation et l'air doux de cette contrée à l'abri des vents du nord et de l'est, en ont fait un petit paradis où l'on vient passer la belle saison. Aussi les villages de Scheurn, de Rheinbreisbach, de Könnel, de Rœndorf, sont-ils littéralement bordés de maisons de campagne.

La fondation du couvent de Nonnenwerth sur l'île de ce nom remonte aux temps de la légende, il fut plus d'une fois la proie de l'incendie, puis en 1802 les Français le supprimèrent. Cependant l'impératrice Joséphine le prit sous sa protection, et obtint que quelques-unes des religieuses qui s'y trouvaient encore y resteraient jusqu'à leur mort. En 1822, toute l'île fut vendue, et le couvent devint un hôtel garni; mais en 1845, l'île fut rachetée par une corporation religieuse.

De là, on voit sur la rive gauche la belle ruine de Rolandseck, on

y arrive par un joli sentier très-bien entretenu. La légende attribue la fondation de ce château à Roland, un des douze pairs de Charlemagne.

Le comte Roland d'Angers, chevalier vaillant, s'était distingué dans maint combat et dans mainte aventure, il avait conquis sa renommée dans tous les pays qu'il avait parcourus. Revenu à la cour de l'empereur Charlemagne, son oncle, pour se délasser de ses nombreuses expéditions, la vie monotone et splendide du palais le fatigua bientôt, et il alla trouver l'empereur pour lui demander la permission d'aller faire des excursions nouvelles. Cette demande lui étant accordée, il enfourcha son célèbre cheval Brillador, et partit accompagné d'un écuyer

Les belles plaines arrosées par la Marne furent le premier but de son expédition, puis il se dirigea vers la Franconie et y châtia quelques chevaliers pillards. Il visita ensuite son ancien compagnon Kurt de Frankestein, et résolut finalement de se diriger vers les belles rives du Rhin.

Roland n'avait jamais vu d'aussi riches contrées, et c'est pourquoi il passait des heures entières dans la contemplation de toutes les belles choses qui l'environnaient.

Il avait déjà voyagé pendant bien des jours, visité bien des châteaux, lorsqu'un soir le Drachenburg s'éleva devant lui; les créneaux du manoir brillaient dans la pourpre du soleil couchant et étincelaient sur la vallée déjà couverte des ombres du soir.

Cette belle image du repos, cette paix de la nature, l'azur limpide du ciel, tout cela fit sur Roland une impression profonde. Pour la première fois, il se sentit dominé par un inexplicable sentiment de mélancolie, et son écuyer dut l'avertir qu'il était temps de se remettre en route s'il voulait trouver un gîte avant la nuit.

Le palatin demanda à un passant le nom du seigneur qui habitait le Drachenburg; et quand il sut que le châtelain était le chevalier Héribert, il se souvint qu'il avait précisément un message à lui remettre de la part de ses amis de la Franconie et du haut Rhin.

Roland passa le fleuve, et le châtelain l'accueillit avec tous les honneurs dus à sa haute renommée.

Le lendemain, Héribert présenta à son hôte sa fille unique Hildegonde. A l'aspect de la belle jeune fille, parée de tous les charmes de la beauté, Roland fut fasciné. Ce rude guerrier, qui n'avait aimé jusque-là que les combats et les entreprises hasardeuses, se trouva en présence d'Hildegonde subjugué par un sentiment tout nouveau.

Héribert eut bientôt remarqué le changement survenu dans l'esprit de Roland. De son côté, Hildegonde avait vu avec joie l'impression qu'elle avait produite sur un jeune héros dont les ménestrels chantaient déjà la gloire.

Roland fit part de son amour à Hildegonde et fut écouté favorablement. Héribert ne s'opposait pas non plus à l'union de sa fille avec l'illustre palatin. Tout était préparé pour le mariage. Roland songeait à se bâtir un château sur le Rhin pour vivre près de son nouveau père, lorsqu'un messager de l'empereur vint renverser tous ces beaux projets.

Les Maures ravageaient l'Espagne septentrionale, et le royaume franc était déjà menacé de leurs excursions. Charlemagne envoyait une armée pour les refouler. Roland dut se rendre à l'appel de l'empereur. Quand vint le jour de la séparation, Hildegonde versa des larmes; et malgré les promesses que lui faisait son amant de revenir auprès d'elle aussitôt la guerre finie, elle était en proie à de sinistres prévisions.

Après l'échange de serment de fidélité éternelle, fait entre les deux amants, Roland embrassa Héribert, quitta le château et se rendit en toute hâte à l'armée. Mainte rencontre sanglante eut lieu, la célèbre épée du palatin remporta partout la victoire, mais il était encore impossible de prévoir la fin de la guerre.

Une dernière bataille dans la vallée de Roncevaux devait décider de tout, l'armée chrétienne tout entière se trouvait en présence des forces réunies des infidèles. Des deux côtés on fit des prodiges, mais la victoire resta aux Francs, victoire bien chèrement payée. Le sol

était jonché de chevaliers. Roland lui-même, blessé par la massue d'un Maure gigantesque, tomba dans la mêlée. Les combattants passèrent sur son corps, mais son fidèle écuyer ne l'abandonna pas. Il voulait au moins lui rendre les derniers devoirs si la vie était éteinte en lui. L'armée avait vu tomber le héros, elle le pleura.

C'est ainsi que l'on apprit à Drachenburg que le comte Roland, la fleur de la chevalerie, avait péri dans la bataille contre les Sarrasins. Comment retracer l'immense douleur, le désespoir d'Hildegonde? Elle ne fit que pleurer la perte de son fiancé, puis elle se retira dans le couvent de Nonnenwerth; l'évêque abrégéa son noviciat, et, quelques mois après, la belle vierge prononçait des vœux irrévocables.

Cependant Roland n'avait pas été tué. Porté par son écuyer dans la cabane d'un berger, il s'était rétabli à la longue. Au bout de quelques mois seulement, les forces lui étaient revenues, et il se mit en route vers le château de Drachenburg.

Ce fut ainsi qu'il se présenta un soir aux portes du burg. Héribert ne pouvait croire ses yeux lorsque Roland fut devant lui. — Où est ma fiancée? cria le paladin. — Morte, répondit Héribert, morte pour toi. Elle est l'épouse du Seigneur.

Roland, frappé comme d'un coup de foudre, ne put prononcer un mot. Il quitta Drachenburg et se bâtit un château sur une montagne située de l'autre côté du Rhin, en face des Sept-Monts. Il vécut ainsi pendant des années sur cette hauteur, les regards tournés vers le couvent où était enfermée Hildegonde. Un jour il vit un convoi funèbre se diriger vers le cimetière de l'île de Nonnenwerth, et il apprit que c'était sa bien-aimée qui venait de mourir. Roland versa une larme et tomba mort.

Aujourd'hui encore, la montagne qui porte les ruines du château de Roland s'appelle Rolandseck.

Cette légende a été mise en vers par Schiller, qui lui a donné pour titre : *Le château de Toggenburg*.

Un peu plus bas que la Rolandseck, sur la rive opposée, est Koenigswinter, une petite ville de deux mille habitants, où l'on dé-

barque quand on veut explorer les Sept-Montagnes. Kœnigswinter est un endroit de plaisance, et pendant la belle saison il est habité par des familles allemandes. Cet été, le prince royal d'Angleterre y avait loué un hôtel pour y passer le mois de juillet, à la condition qu'il ne lui serait rendu aucun honneur, et qu'il pourrait y vivre en simple particulier.

On monte au Drachenfels à pied, à âne ou à cheval, par un joli sentier pratiqué à travers des vignes et un petit bois. Avant d'atteindre le sommet, on trouve sur une plate-forme une auberge avenante où se rafraîchissent ordinairement les touristes. Ce château, dont les ruines couronnent la montagne, fut bâti vers le douzième siècle par Frédéric I^{er}, archevêque de Cologne, qui éleva aussi les burgs de Wolkenburg et de Rolandseck. Le Drachenfels devint plus tard le séjour et la propriété de burgraves. La vue que l'on découvre au sommet de cette montagne est, avec celles du Niederwal et d'Ehrenbreistein, la plus magnifique des bords du Rhin. Tout au pied du Drachenfels, le petit village de Rœndorf, puis celui de Honneff, caché sous un bois d'arbres fruitiers; plus loin, l'église de la petite ville d'Unkel se mire dans le miroir du fleuve; puis on voit courir dans la plaine les villages de Rheinbrautbach, Scheuvren, Heister et Erpel. Sur la rive gauche on aperçoit, au-dessus du village de Mehlem, le Roderberg, un ancien volcan, et le bourg d'Oberwinter. Plus loin, l'Apollinarisberg, rocher escarpé qui porte un cloître dont les bâtiments sont encore assez bien conservés. Le regard s'arrête sur les montagnes de l'Eifel et de Lahr; à l'est on découvre les villages de Lannesdorf, Mussendorff, et le bourg de Godesberg.

Sur la rive gauche apparaissent d'autres villages et le panorama de la ville de Bonn; on voit poindre au bout de l'horizon une forme bizarre qui ressemble au dos d'un éléphant. C'est la cathédrale de Cologne.

Le vin rouge qui se récolte aux environs s'appelle drachenblut (le sang du dragon), car on montre encore la grotte où, selon la tradition, le dragon (drachen), qui a donné son nom à ce rocher (fels), fut tué par Siegfried, le héros des *Nibelungen*. D'après une



Imp. F. Chardon aîné, r. Hauteville.

DRACHENFELS.

Bourguignon frères, del. et sc.



BRACHENFELD.

winter
habité
terre y
dition
vivre

sen-
ndre
ante
t les
car
le
e



autre légende, ce dragon était honoré comme une divinité, et voici ce qu'elle raconte à ce sujet :

La pointe occidentale des Sept-Montagnes, toute proche des bords du Rhin, s'appelle, depuis les temps païens les plus reculés, le Drachenfels. Les habitants de cette contrée lui donnèrent ce nom à cause d'un dragon qui y habitait sur le revers sud-ouest, dans une caverne rocailleuse formée par la nature, et qui s'appelle encore de nos jours le Trou du Dragon. Le monstre était de la plus horrible figure ; une tête informe, avec une gueule armée d'une triple rangée de dents, et assez grande pour y engloutir plusieurs hommes à la fois ; un corps d'une longueur démesurée, cuirassé d'écailles aux mille couleurs, une longue queue de serpent, également propre à se tourner en mille courbes tortueuses, et à saisir dans ses replis la proie désirée ; le corps entier se mouvant sur de courtes pattes aux griffes aiguës, — c'est ainsi que la chronique nous dépeint ce reptile, l'horreur de toute la contrée.

Il ne faut point s'étonner que les habitants païens des plaines de l'une et de l'autre rive rendissent les honneurs divins à cet hôte formidable, contre lequel les efforts humains ne pouvaient rien, et qu'ils le regardassent comme un être supérieur destiné à les punir et à les corriger. Les prêtres pensaient devoir réconcilier la divinité au moyen de sacrifices, et ces sacrifices consistaient, dans ces temps de barbarie et de superstition, en victimes humaines : on immolait ceux qui s'étaient attiré la haine des chefs du peuple et des prêtres ou qui avaient été pris à la guerre.

A l'époque donc où le christianisme commençait à se répandre sur la rive gauche du Rhin, régnaient dans les forêts de la rive droite Rinbod et Hasrik, deux princes, guerriers puissants. Aveuglément dévoués au paganisme, et excités par des prêtres idolâtres à la haine de ceux qui suivaient la doctrine du Christ, ils entreprirent souvent des expéditions sanglantes au delà du Rhin, et ne manquèrent jamais d'apporter en offrandes au monstre du Drachenfels bon nombre de prisonniers.

Or, il arriva un jour que les deux princes, revenant d'une de ces expéditions, se partagèrent butin et prisonniers comme à l'ordinaire; parmi les derniers, se trouvait une belle vierge chrétienne que Rinbod, charmé de sa jeunesse et de ses grâces, demandait pour lui, tandis que Hasrik, non moins enflammé, la revendiquait aussi de son côté. Il y eut entre ces deux chefs une division sérieuse, et déjà Hasrik plus emporté que l'autre allait tirer le glaive, lorsque le grand-prêtre, séparant les combattants, empêcha la bataille par son autorité, et dit : « Une étrangère à notre religion, une fille de ces chrétiens que nous détestons et haïssons, ne doit pas diviser nos princes à notre grand détriment; qu'elle ne soit la part d'aucun d'eux; qu'elle soit plutôt une victime pour le dragon, je veux la lui offrir demain en faveur de Woden, notre dieu suprême. »

Le prêtre avait décidé, toute remontrance aurait été vaine. Rinbod, cependant, qui sentait pour la jeune vierge un amour plus noble que son sauvage rival, aurait volontiers exposé sa vie pour la sauver. L'horreur et l'épouvante s'emparèrent de la malheureuse lorsqu'elle apprit quel sort l'attendait; elle puisait cependant quelque force et quelque courage dans la pensée que son dieu, que son sauveur le voulait ainsi, et en chrétienne pieuse, elle se soumit sans murmure à la décision céleste.

L'horrible jour étant venu, la vierge fut menée avec beaucoup de prisonniers qui devaient partager son sort, sur la cime du Drachenfels. Peuple et guerriers en foule suivirent le cortège de tous les prêtres de la tribu, afin d'assister à un spectacle qui ne se célébrait que rarement avec autant de pompe et de solennité. Rinbod aussi se rendit sur les hauteurs, mais plein d'inquiétude et de chagrin de ce qu'une jeune fille si belle allait être sacrifiée au monstre; et il crut mourir de douleur en la voyant passer calme et résignée, ornée du bandeau sacré, et ressemblant à un être céleste.

Elle tenait à la main un crucifix qu'elle portait naguère caché sur elle; ses regards étaient attachés sur l'image du Christ, et cette vue lui inspirait l'espoir qu'elle serait sauvée. Elle se laissa conduire vers

le lieu des sacrifices, où, liée à un arbre, elle devait attendre que le dragon vint l'engloutir. Peu de temps après, le monstre se releva dans son antre; à peine eut-il découvert sa proie, qu'il se roula de plus en plus près pour s'en emparer. Quiconque voyait le dragon dans toute sa difformité et toute son horreur, devait être saisi d'épouvante; la jeune fille faillit perdre connaissance, et, tenant en guise de préservatif la croix devant elle, elle s'écria au plus fort de son angoisse : « Seigneur, mon Dieu, assiste-moi ! »

Le reptile, déjà la gueule béante pour dévorer la prisonnière, recula à la vue de la sainte croix comme frappé de la foudre, et poussant un hurlement effroyable, se précipita des hauteurs dans les flots du Rhin, où il fut englouti à tout jamais.

La foule des païens réunis sur ce point avait vu ce miracle; ils en avaient été frappés. A peine en crurent-ils leurs yeux, lorsqu'ils virent cet épouvantail de la contrée, l'objet d'honneurs divins, se précipiter dans l'abîme, devant cette petite image du Dieu des chrétiens; mais ils reconnurent tous que ce Dieu des chrétiens devait être plus grand et plus puissant que leurs idoles païennes. Rinbod courut avec une joie bruyante délier la vierge, et l'emmena en triomphe. Les autres victimes furent également délivrées de leurs chaînes, et le peuple se voyant débarrassé du dragon par l'image du Christ, après avoir admiré en silence la pieuse résignation de la chrétienne, proclamait hautement qu'il voulait embrasser une croyance aussi visiblement protégée par Dieu.

La vierge entreprit de répandre le christianisme par ses exhortations. Les païens saisirent ardemment les doctrines de l'Évangile, et des milliers d'entre eux reçurent peu de temps après le baptême. Mais le premier et le plus zélé parmi tous fut Rinbod, qui plus tard épousa la jeune fille chrétienne. Et ce fut sur ce même Drachenfels qu'il se construisit un château-fort et qu'il devint le fondateur de la race des Drachenburgeois, laquelle a fleuri en cette contrée durant environ dix siècles.

Sur une saillie de la montagne, du côté du Rhin, on a élevé

un obélisque en mémoire du passage du fleuve par l'armée prussienne. Sur les quatre faces du piédestal, on lit ces quatre inscriptions en allemand :

Gloire au Très-Haut. — Paix et liberté à la Patrie. — Honneur aux Héros morts.

AU MAGNANIME JOSEPH GINGER.

Il commandait les avant-postes des Sieben-Gebirge (des Sept-Montagnes)

Lorsqu'il fut mortellement blessé le 3 janvier 1814.

Une voûte conduit du Drachenfels à la Walkenburg qui n'a plus de ruines. La Loewenburg porte encore à son sommet les restes du château qui appartenait aux archevêques de Cologne. Le Nonnestromberg n'a rien de bien intéressant, non plus que le Petersberg.

De Koenigswinter on va aussi visiter la vieille abbaye de Heisterbach. L'abside du chœur offre un curieux échantillon de l'architecture de transition entre le style byzantin et le style ogival.

Parmi les moines de Heisterbach, dit la légende, se distinguait, par son savoir et par l'étude assidue de l'Écriture sainte, le frère Aloyse. Tous les moines venaient puiser à cette source de sagesse lorsqu'il s'agissait d'expliquer quelque passage obscur des livres sacrés.

Un seul point était toujours resté obscur pour lui, et ce point-là demeurait le sujet constant de ses méditations; c'étaient ces paroles de l'apôtre saint Pierre : « Mille ans ne sont qu'un jour devant le Seigneur. » Il passait des jours entiers dans sa cellule, cherchant le sens mystérieux de ces paroles; mais plus il voulait l'approfondir, plus ses doutes se multipliaient. Ses idées se brouillaient parfois, au point que les autres frères craignirent qu'il ne perdît la raison.

Plongé dans ces méditations, il s'était couché sous un arbre de la forêt et s'y était endormi; la cloche des vêpres l'éveilla et lui rappela qu'il était temps de retourner au couvent. Mais quel fut son étonnement en voyant un frère servant qu'il ne connaissait pas. Il se dirigea, plein d'inquiétude, vers l'église, pour s'asseoir à sa place habituelle. Son siège était occupé et Aloyse vit avec stupéfaction que tous les moines lui étaient inconnus.

— Qui êtes-vous? demanda l'abbé.

— Frère Aloyse; un des moines du couvent.

— Aloyse, reprit l'abbé, nous n'avons pas de religieux de ce nom.

Le pauvre moine croyait rêver. Cependant, un des frères se souvint avoir lu, dans les annales du couvent, qu'un certain Aloyse, distingué par son savoir, avait vécu dans l'abbaye trois siècles auparavant et qu'il avait disparu tout à coup.

Aloyse nomma l'abbé qui l'avait reçu au couvent et désigna le temps qu'il y avait passé. On fit des recherches dans les archives et l'on reconnut qu'il disait la vérité. Pendant son sommeil, qui ne lui avait paru n'avoir duré que quelques heures, trois siècles s'étaient écoulés.

— Le ciel a fait ce miracle, dit l'abbé, pour vous montrer qu'on ne doit point trop approfondir les paroles de l'Écriture sainte. Allez et croyez, a dit le Maître, qui réclamait des hommes la foi des enfants.

Après avoir dépassé Koenigswinter, le bateau à vapeur laisse sur la rive gauche Godesberg, qui fut un castellum romain; une grande tour est tout ce qui reste de l'ancien burg des archevêques; sur la rive droite on voit encore Ober-Cassel, sur la rive gauche Kessenich, dominé par un manoir gothique tout neuf, et l'on débarque sur le quai de Bonn, en face de l'hôtel Reineck qui baigne ses pieds dans le Rhin.